

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Bonne foi.

La bouche parle de l'abondance du cœur : c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

Sagesse.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.

(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16.)

Charité.

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

(I Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 1.)

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

LE SWEDENBORGISME.

Pendant qu'en France surtout le magnétisme transcendant ouvrait les yeux de ses adeptes à l'intervention d'agents spirituels composant le monde invisible, et prouvait irrésistiblement ses relations avec les hommes de notre planète, le swedenborgisme se répandait en Angleterre et aux États-Unis, cette terre choisie pour être le berceau des manifestations contemporaines.

Qu'était-ce donc que la doctrine de Swedenborg? Notre journal a publié une notice détaillée sur ses enseignements et sa vie. On a vu ces deux points capitaux en ressortir : 1° Il y a des Esprits et il est possible de communiquer avec eux dès cette vie; 2° une grande transformation religieuse se prépare, une église nouvelle va remplacer la foule des sectes du christianisme, le catholicisme et les diverses branches séparées, protestantes, grecques et russes. La Jérusalem nouvelle va venir embrasser tous ces cultes dissidents dans une magnifique fusion, où grâce au sens spirituel des écritures enfin compris et dégagé de la lettre, Dieu sera adoré en esprit et en vérité. — Or, ces deux vérités résument parfaitement le spiritisme et quant à la partie matérielle des manifestations, et quant à la partie morale de ses doctrines. Nous allons dire un mot sur les développements du swedenborgisme et sur son extension providentielle. Il n'y a point en effet, même dans les mouvements providentiels, de soubresauts, il y a continuité permanente de l'éducation divine, et lorsque les époques solennelles vont arriver, elles sont préparées d'avance et facilitées par les événements.

Swedenborg avait prédit que ce serait dans les années 1780 à 1790 que sa doctrine ferait le plus de conquêtes. En effet, ses adeptes se réunirent en assemblée religieuse dans un temple de Great-East-Cheap, en 1788, et à partir de ce moment, ils virent se former, sur le type donné par leur association, toute une série d'associations, ou du moins ils virent s'ouvrir une série de chapelles pour y célébrer le même culte préparateur de la Jérusalem nouvelle.

Dès que ces types eurent été donnés, les swedenbor-

giens se groupèrent avec une rapidité et un enthousiasme inconnus dans les écoles philosophiques, et l'on peut une fois de plus s'assurer que c'est par les doctrines religieuses que s'exercent dans l'humanité les influences les plus générales et les plus profondes. Les échos de la chapelle de Great-East se firent entendre de l'autre côté de la Manche, au point qu'on en traduisit la liturgie en français dès 1788. Déjà les succès de Swedenborg étaient tels qu'il comptait sept mille disciples dans la seule ville de Manchester, où le ministre Clowes déployait une grande activité en sa faveur. D'autres villes ne suivaient cet exemple que lentement; cependant, selon Daillant de la Touche, il y avait dès lors vingt mille swedenborgiens dans l'Angleterre.

Les Apôtres du voyant, franchissant les mers, firent des prosélytes jusque dans les Indes-Orientales. On dit que les brahmes eux-mêmes se montrèrent accessibles à cette métaphysique où il n'y a plus de problèmes, à cette religion où tous les dogmes sont démontrés par des faits vus et par des solutions entendues, à ce poétique ensemble d'extases et de visions où l'homme se coudoie dans les régions célestes avec les anges les plus élevés et les Esprits les plus instruits, toujours leurs amis, quelquefois leurs instituteurs. Aux États-Unis la race saxonne s'associa immédiatement aux nouvelles doctrines venues d'Angleterre, qui mettaient la foi à la portée du bon sens et au service de la raison, réduisaient le culte et le sacerdoce à leur expression la plus simple, et supprimaient tout ce qui pouvait embarrasser en pratique ou même contrarier en théorie son *self* gouvernement moral et religieux.

Rien ne se comprend mieux que la puissance de ces principes soit dans la jeune Amérique, soit partout où ils rencontraient les mêmes dispositions d'esprit.

La prédiction de Swedenborg sur les progrès de ses enseignements, à partir de 1780, se réalisa ainsi d'une façon éclatante, et l'avènement de la nouvelle Église au sujet duquel il avait eu tant de peine à calmer les impatiences de ses amis, s'établit si bien, même en Suède et en Hollande, que bientôt, nous assure-t-on, elle compta en Europe plus de cent mille âmes. Mais ce chiffre est-il exact? Et est-il vrai qu'elle en comptait quatre cent mille en 1820? Ce qui est très vrai, du moins, c'est que ce furent

les deux pays les plus avancés de la civilisation moderne, la France et l'Allemagne, qui se joignirent avec le plus de zèle à l'Angleterre et à l'Amérique pour publier, commenter, traduire et répandre les œuvres de l'illustre suédois.

On conçoit que ce triomphe de Swedenborg n'était qu'une préparation à la manifestation générale et universelle des Esprits, un acheminement vers le grand mouvement providentiel, voulu et permis de Dieu, comme moyen de sa révélation toujours progressive au point de vue humain.

Le magnétisme d'un côté, le swedenborgisme de l'autre ont occupé la fin du 18^e siècle et la première moitié du 19^e. Ce n'est en effet qu'à partir de la seconde moitié, que s'est dessinée l'irrésistible intervention du monde invisible parmi les incarnés de notre terre.

PHILALÉTHÈS.

LE MONDE SPIRITUEL SELON LE NÉOPLATONISME

Traçons maintenant un tableau du monde spirituel des anciens, non d'après le seul exposé précédent d'Iamblique, mais d'après ses contemporains aussi et des idées de l'hellénisme.

Il y avait d'abord les *âmes* des vivants que l'on pouvait évoquer pendant le sommeil ou l'extase.

Puis les *âmes* qui en mourant devenaient toutes *démons*, selon le poète Hésiode, chez les Grecs, et Valère Maxime chez les Romains.

Plus tard et sous le néoplatonisme, cette expression de *démons* fut prise en mauvaise part, ou tout au moins dans un sens d'imperfections :

Ainsi il y avait les *caco-démons*, âmes impures, perverses. Les plus méchantes et les criminelles furent nommées *antithées* (contraires à Dieu).

Le mot *démons* fut attaché aux âmes imparfaites, indécises, sans caractère.

Audessus des *démons* étaient les archontes (dominateurs) qui cherchaient à faire prévaloir parmi les vivants, après leur mort, les opinions vraies ou fausses, et les idées systématiques qu'ils avaient eues de leur vivant. Ainsi savants, philosophes, politiques voulaient avoir des successeurs qui défendissent leurs systèmes et leurs écoles, ou les dynasties et les partis auxquels ils s'étaient attachés de leur vivant. Esprits doués d'énergie et de caractère, mais imbus d'orgueil et d'amour-propre et infatués d'eux-mêmes jusque dans la vie spirituelle.

Venaient les *héros* qui dans l'antiquité n'étaient presque que des guerriers quelquefois redresseurs de torts, et poursuivant la justice par la force. Pas plus que les *archontes*, ils n'étaient détachés de la terre, conservant encore après le trépas leurs rivalités, leurs vengeances, leurs haines. Lorsqu'Apollonius de Tyanes évoque dans son *heroïum* l'ombre d'Achille, celle-ci lui apparaît et lui tient un langage encore imprégné des passions terrestres.

Les *demi-dieux*, au contraire, étaient bien des hommes ayant vécu ici-bas, faisant partie de notre infime tourbillon, mais qui par leur vertu et leurs hauts faits, aussi bien que par les dispositions ascensionnelles de leur cœur, s'étaient affranchis de la chair et s'étaient épurés en montant. Ils revenaient bien encore sur terre, mais spirituellement et pour donner de célestes conseils, comme pour protéger ceux qui le méritaient et faisaient des progrès incessants de détachement matériel.

Voilà pour les Esprits venus de notre bas monde.

Nous commençons par répudier énergiquement la notion d'anges ou d'archanges, de dieux, Esprits purs ou pneumatique créés ainsi d'emblée, sans mérites antécédents, par le Dieu suprême changé de la sorte en roi capricieux et fantaisiste, amateur des privilèges. C'est cette fausse opinion qui a empoisonné le christianisme dégénéré, et nous ne lui faisons pas compliment de son plagiat. Sous cette réserve, poursuivons. Les anges et les archanges étaient des Esprits purs, jouissant de corps tellement subtils et éthérés, qu'ils ne méritaient plus le nom de corps, c'étaient les intermédiaires entre les âmes humaines et les dieux.

Les dieux étaient des êtres encore supérieurs ayant le *pneuma* pur et se mouvant circulairement comme le ciel. Ils étaient donc impeccables et impassibles.

Tous les autres êtres n'avaient que le mouvement rectiligne. Or ils pouvaient déchoir s'ils se laissaient attirer par le centre du corporel et du sensible qui est en bas ; il n'y avait de salut et d'élévation pour eux qu'en aspirant au centre d'en haut, à l'intelligible, tandis que les dieux ou êtres pneumatiques, se mouvant circulairement, ne pouvaient perdre de vue leur centre ni s'en écarter. Nous reviendrons, à propos de Plotin, sur cette conception capitale du *pneuma* qui se retrouve partout, avec Moïse et Simon-Ben-Jochai, *Rouah*, avec l'auteur du livre de Job, *Eloha*, avec Zoroastre *Ferouer*, avec les druides *Awen*(1), et nous ferons voir qu'elle est la mère de la théorie des Messies, des hommes dieux, non pas, encore une fois, créés d'emblée pour ce rôle immense, mais y étant parvenus à force de mérites conquis dans leurs existences antérieures et successives. Audessus des dieux, il y avait le Dieu suprême, créateur et régulateur de toutes choses, ainsi que nous le verrons dans la troisième partie de ces études.

Le défaut capital de l'hellénisme fut d'admettre que toutes les divinités du paganisme étaient des dieux, tandis que ce n'étaient que des démons, des archontes, des héros et à peine des demi-dieux. Ne voit-on pas en effet que toutes ces divinités protectrices des turpitudes et des infamies, de l'adultère, de la débauche, du vol, lorsqu'elles apparaissaient dans quelques théophanies, n'avaient pour représentants et pour personnages que des âmes impures, et même des antithées, les pires des démons, suivant l'énergique appellation du néoplatonisme ? Quant aux autres dieux, ne les voit-on pas trop soucieux encore de la terre, prendre plaisir à la bonne chère, à la guerre, à la fumée et au sang des victimes, se mêler trop passionnément de nos querelles et de nos passions, ne les voit-on pas se dégrader dans des amours adultères ? Qu'étaient-ce donc que de pareils dieux ? et quels mandataires pouvaient-ils avoir ici-bas autres que des démons, des archontes et des héros, c'est-à-dire des âmes encore engagées dans le sensible. Les hellènes se laissèrent donc abuser par les apparences, et n'eurent jamais que des âmes plus au moins viles ou imparfaites à la place des dieux dans toutes les manifestations.

En vain les néoplatoniciens voulurent-ils réagir contre ces doctrines insensées, en vain l'empereur Julien, dont la théologie se rapproche beaucoup du christianisme, ne considérait-il le dieu soleil que comme l'emblème et le paradigme du soleil spirituel, cette métaphysique subtile ne put sauver l'hellénisme.

On a dit que le spiritisme était un retour aux folies du polythéisme antique. Nous allons voir qu'il en est l'antipode.

A. P.

(1) Voir le livre intitulé *les Bardes druidiques*, par André Pezzani (Paris, Didier, 1866). Cette expression *Awen* y est expliquée et commentée dans une foule de passages.

Réponse à M. Montani.

LA SANTA CASA.

(Voir le dernier Numéro.)

Voici les faits authentiquement constatés : La maison de Nazareth est fréquentée aux premiers siècles du christianisme, visitée au siècle de S. Jérôme par Ste Paule, S. Louis. Arrivé en terre sainte, il communie sur l'autel dit de *St-Pierre*. Puis l'édicule disparaît quand les croisés sont de retour et que les Turcs ont repris possession des lieux. Les rares chrétiens du pays attribuent cette disparition à la démolition opérée par les représailles des infidèles.

Au même instant, la maison apparaît, là où il n'y en avait pas trace la veille, en Dalmatie près de Tersatz. On sait la vision de l'évêque Alexandre, la guérison confirmative, et son récit. Le gouverneur nomme une commission de trois membres, dont deux incrédules et disposés à enterrer le fait. Ils vont à Nazareth, les mesures de l'édifice concordent parfaitement avec celui dont ils apprennent avec stupeur la disparition sur les lieux, et les briques dont il est formé sont *identiques* avec celles des fondements qui sont restés sur place. Ils font de ces circonstances un rapport unanime.

Quelques mois après, la maison disparaît de nouveau de la Dalmatie et se place à Reccanati en Italie, après avoir encore par deux fois changé de lieu. Nomination d'une nouvelle commission de douze membres. Épreuve et contre-épreuve en Dalmatie d'abord, puis à Nazareth. Attestations signées et conservées de trois cents Dalmates qui reconnaissent en Italie la maison volage dont ils n'ont été que des possesseurs passagers.

Que vient donc nous dire M. Montani, par erreur sans doute, que la maison est construite avec des briques d'Italie ? C'est de *Dalmatie* qu'il aurait fallu dire, car sa première apparition en Europe a eu lieu *dans la Dalmatie*, qu'on ne l'oublie pas, et nous voyons la raison de tous ces changements de lieux : c'était pour écraser le scepticisme des négateurs qui viendraient contester à notre époque les interventions spirituelles.

Voici ce que M. Montani et tous nos frères doivent raisonnablement accepter.

Il y a eu des prodiges et des interventions surhumaines, nommés miracles dans toutes les religions, depuis le fétichisme grossier jusqu'aux cultes les plus élevés. Il y en a eu dans toutes les sectes : protestantisme (cévenols), jansénisme (convulsionnaires de St-Médard), dans le méthodisme, le quakérisme (comp. meetings d'Amérique), partout enfin, dans le bouddhisme, le brahmanisme, le Babysme, dans le polythéisme hellénique et romain, dans le néoplatonisme, dans les religions d'Odin et dans le druidisme ; par une raison très simple, la voici :

Chaque religion a ses sectateurs qui, en mourant, conservent plus ou moins leurs idées et leurs croyances, et cherchent à les faire prévaloir après la mort par des prodiges dont ils sont les auteurs naturels. S'ils sont supérieurs, ils les font dans un but moral et sérieux, mais s'ils sont étroits, grossiers, superstitieux, ils les font dans un but de fanatisme et d'abrutissement.

Très peu de faits dits miraculeux sont dus à l'imposture des prêtres de tous les cultes ; Voltaire, Fontenelle et Vandale ont eu tort sur ce point, et même cette imposture est presque toujours aidée par la tourbe des mauvais Esprits.

La plupart des phénomènes merveilleux et surhumains sont dus à la cause ci-dessus énoncée. Le spiritisme en est venu fournir la clef ; en vain lorsqu'ils sont trop étranges, soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes, reçoivent-ils la qualification de légendes. *Légende* n'est pas synonyme de conte et de fable ; ce mot signifie uniquement *sujet d'entretien ou de lecture* (legendum). N'oublions pas ensuite les précieux aveux

du plus sceptique de nos historiens, d'Augustin Thierry, que les légendes sont souvent plus vraies que les histoires.

La visite et les dévotions de St-Louis dans la maison dite de la Sainte Vierge à Nazareth, ainsi que sa description, se trouvent dans l'ancien chroniqueur Joinville, qui a écrit l'histoire de St-Louis. Il dit positivement que St-Louis communia dans la chambre de la Sainte Vierge et sur l'autel dit de St-Pierre. Le transport en Dalmatie, la nomination de la commission des trois, leur rapport signé et très détaillé, ainsi que plus tard la disparition de la maison, sont attestés dans les annales de Tersatz et de Fiume.

La nomination de la deuxième commission, les noms des signataires du rapport, l'enquête, la contrenquête, les trois cents Dalmates certifiant l'identité de la maison de Reccanati avec celle qu'ils n'avaient possédée que pendant quelques mois, tout cela se trouve consigné dans les annales de Reccanati.

Ces annales (c'est-à-dire celles de Tersatz, de Fiume, de Reccanati), sont publiées *in extenso* avec le texte des rapports et des attestations, dans une foule de livres, Martorelli, Jérôme Angelita, Raphael Riera, Horatio Tursellino, Vincenzo Murri, Kenrich, l'abbé Caillau, Timothée Lacombe, etc., etc.

Le fait se trouve ainsi authentiquement prouvé.

A. P.

NÉCROLOGIE.

LE DOCTEUR CAILLEUX, président du groupe spirite de Montreuil.

(Voir le dernier numéro.)

Nous ne saurions mieux faire que de céder au désir exprimé par notre correspondant de Montreuil, et d'emprunter au journal de cette localité, N° du 5 avril, un des trois articles nécrologiques qu'il a consacrés à la mémoire du docteur Cailleux. En effet, s'il en ressort qu'on peut être spirite et homme de bien tout à la fois, on ne s'en prendra pas à nous-mêmes, mais à la feuille que nous allons citer ou plutôt aux faits si consolants qu'elle nous dévoile. *Le Journal de Montreuil*, il est vrai, ne laisse pas soupçonner un seul instant que M. Cailleux ait partagé nos idées, les ait propagées et affirmées en paroles comme en actes, ce qui vaut toujours mieux, et pendant sa vie et à son lit de mort. Mais notre correspondant de Montreuil-s.-Mer est heureusement venu combler cette lacune, réparer cet... oubli (1). Et, franchement, lorsqu'on s'est voué corps et âme, comme nous, à la défense d'une idée que semblent poursuivre les fantômes encore vivants de la sottise, de l'égoïsme, de l'orgueil, de la superstition, du fanatisme, etc., etc., etc., on est heureux de pouvoir signaler çà et là ce que cette idée, bien comprise et bien appliquée, peut enfanter de grand et de beau ! Aussi nous empressons-nous de céder la parole à notre confrère de Montreuil :

Un homme de bien vient de s'éteindre au milieu de la douleur générale. M. CAILLEUX, docteur en médecine depuis près de trente ans, membre du Conseil municipal, membre du Bureau de Bienfaisance, médecin des pauvres, médecin des épidémies, est mort vendredi dernier, à 7 heures du soir.

Lundi, une foule immense composée de toutes les classes de la société le conduisait à sa dernière demeure. Le silence religieux qui régna dans tout le parcours du convoi donnait à cette triste et imposante cérémonie le caractère d'une manifestation publique. Ce simple cercueil suivi de près de trois mille personnes en pleurs et plongées dans une douleur muette, eut touché les cœurs les plus durs. C'était toute une ville qui était accourue rendre les derniers devoirs à l'un de ses plus chers habitants ; c'était toute une population qui voulait con-

(1) Voir le dernier numéro de *La Vérité*, CORRESPONDANCES.

duire jusqu'au cimetière celui qui s'était tant de fois sacrifié pour elle. Les pauvres que M. Cailleux avait si souvent comblés de ses bienfaits, ont montré qu'ils avaient un cœur reconnaissant ; un grand nombre d'ouvriers ont enlevé des mains des porteurs le cercueil de leur bienfaiteur et se sont fait une gloire de porter jusqu'au cimetière ce précieux fardeau !...

Les coins du drap étaient tenus par M. Lecomte, 4^{er} adjoint, M. Cosyn, premier conseiller municipal, M. Hacot, membre du Bureau de bienfaisance, et M. Delplanque, médecin et conseiller municipal. — En avant du cortège marchait le Conseil municipal, précédé de M. Émile Delhomel, maire. Dans l'assemblée on remarquait M. Charbonnier, sous-préfet, M. Martinet, procureur impérial, M. le Commandant de Place, toutes les notabilités de la ville et les médecins des localités voisines.

Un grand nombre de soldats de la garnison, que M. Cailleux avait soignés à l'Hôtel-Dieu, avaient obtenu la faveur d'assister à l'enterrement et s'étaient empressés de venir se mêler à la foule.

Lorsqu'on fut arrivé au cimetière, un ouvrier fendit la foule, et s'arrêtant devant la tombe, prononça d'une voix émue, au milieu du silence générale, ces quelques paroles : « *Homme de bien, qui avez été le bienfaiteur des pauvres et qui êtes mort victime de votre sublime dévouement, recevez nos derniers adieux, votre souvenir demeurera éternellement dans nos cœurs.* » Après ces paroles dictées par un sentiment de reconnaissance, la foule s'est retirée dans un recueillement religieux. La tristesse qui régnait sur tous les fronts montrait assez quelle immense perte la ville de Montreuil venait de faire.

M. Cailleux en effet avait su par ses nombreuses qualités se conquérir l'estime universelle. Toute sa vie n'a été qu'une longue suite d'actes de dévouement ; il a travaillé jusqu'au dernier jour sans vouloir jamais prendre de repos, et mardi dernier il alla encore visiter plusieurs malades à la campagne. Quand on lui parlait de son âge avancé et qu'on l'engageait à se reposer de ses nombreuses fatigues, il eut volontiers répondu comme Arnauld : « J'ai l'éternité toute entière pour me reposer. » Chaque heure de sa vie fut consacrée à soigner les malades, à consoler les affligés ; il ne vivait pas pour lui, mais pour ses semblables, et toute son existence peut se résumer en ces trois mots : CHARITÉ, DÉVOUEMENT, ABNÉGATION.

Dans ces derniers temps, lorsque l'épidémie sévit à Étapes et dans les villages des alentours, le docteur Cailleux se mit tout entier au service des malades ; il parcourut les villages infestés, visitant les pauvres, soignant les uns, secourant les autres, et ayant des consolations pour tous. Il visita ainsi plus de huit cents malades, entrant dans les habitations les plus malsaines, s'asseyant au chevet des moribonds et leur administrant lui-même les remèdes, sans jamais se plaindre, demeurant au contraire d'une humeur toujours égale et d'une gaieté proverbiale. Le malade qui le voyait était déjà à moitié guéri par cette humeur joviale, toujours accompagnée du mot pour rire.

Huit jours avant sa mort, M. Cailleux est allé visiter ses malades de Berek, Lefaux, Camiers et Étapes, puis sa soirée fut consacrée aux malades de la ville : voilà quel était pour lui l'œuvre d'une seule journée !

Tant d'abnégation allait lui être funeste, et il devait être la dernière victime du fléau. Le 29 mars, il commença à ressentir une forte diarrhée... Il allait se reposer quand on le demande pour un malade de la campagne. Malgré des conseils amis, il part en disant : « Je ne veux pas exposer un malade par ma faute ; s'il en mourait, j'en serais cause. Je ne fais qu'accomplir mon devoir. » Quand il revint le soir, par un mauvais temps, de nouveaux symptômes de maladie apparaissaient. Il se mit au lit ; le mal augmenta, le lendemain la maladie était déclarée, et vendredi il expirait....

On est effrayé quand on songe aux douleurs terribles que doit ressentir un homme qui connaît sa position, qui se voit mourir. M. Cailleux indiquait lui-même le traitement à suivre à deux de ses confrères accourus auprès de lui pour l'assister. Il savait bien qu'il n'en guérirait pas. « Si le mieux ne se fait pas bien-tôt sentir, disait-il, dans douze heures je n'existerai plus. » Il se voyait mourir, il sentait la force vitale diminuer et s'éteindre peu à peu, sans pouvoir arrêter cette marche vers la tombe. Ses derniers moments furent calmes et sereins, et je ne saurais mieux appeler cette mort que le repos dans le Seigneur. *Beati qui moriuntur in Domino.*

Quelques heures avant sa mort on lui demandait quel remède il fallait employer. « La science humaine, dit-il, a employé tous les remèdes qui sont en son pouvoir, Dieu seul peut maintenant arrêter le mal, il faut se confier en sa divine provi-

« dence. » — Il se pencha alors sur son lit, et les yeux fixés vers le ciel, comme s'il eut éprouvé un avant-goût de la béatitude céleste, il expira sans douleur, sans aucun cri, de la mort la plus douce et la plus calme.

Homme de bien, dont toute la vie ne fut qu'un long dévouement, vous avez travaillé sur cette terre, maintenant vous jouissez de la récompense que Dieu réserve à ceux qui ont toujours observé sa loi. Alors que l'égoïsme coulait à plein bord sur la terre, vous, vous débordiez d'abnégation et de charité. Visiter les pauvres, secourir les malades, consoler les affligés, voilà quel fut votre œuvre. Oh ! que de familles vous ont béni ! que de pères à qui vous avez sauvé leurs enfants pendant la dernière épidémie, que d'enfants qui allaient être orphelins et que vous avez ravis au fléau destructeur, que de familles sauvées par votre dévouement sont venues, lundi, de plusieurs lieues, pour vous accompagner à votre dernière demeure et pleurer sur votre tombeau.

Votre vie fut toujours pure et sans tache ; votre mort fut héroïque ; soldat de la charité, vous avez succombé en sauvant vos frères de la mort, vous avez péri frappé par le fléau que vous combattiez. Ce glorieux dévouement allait recevoir sa récompense, et bientôt la croix d'honneur, que vous aviez si noblement gagnée, allait briller sur votre poitrine... Mais Dieu avait sur vous d'autres desseins, il vous préparait une récompense plus belle que les récompenses des hommes, il vous préparait le bonheur qu'il réserve à ses fidèles serviteurs. Votre âme s'est envolée dans ces mondes supérieurs où, débarrassée de cette lourde enveloppe matérielle, délivrée de tous les liens qui sur cette terre pèsent sur nous, elle jouit maintenant de la perfection et du bonheur qui l'attendaient.

En ce séjour de félicité, ne nous oubliez pas, peusez aux nombreux amis que vous laissez sur cette terre et que votre séparation plonge dans une profonde douleur. Fasse le ciel qu'un jour nous vous retrouvions là-haut pour y jouir d'un bonheur éternel... C'est cette espérance qui nous console et qui nous donnera la force de supporter avec patience votre absence... Adieu !... adieu.

A. J.

BIBLIOGRAPHIE.

LE DOUTE, par Raphael. — Paris, Marpon frères, libraires, galerie de l'Odéon, 5.

L'HARMONIE DES SPHÈRES, par P. Montani. — Prix : 4 fr. 50. S'adresser aux bureaux de *La Vérité*.

NATURE ET DESTINATION DES ASTRES, par A. Pezzani. Prix : 50. c ; par la poste, 60. c.

S'adresser aux bureaux de *La Vérité*.

LES OMBRES, méditations philosophiques, par Hilaire Chouvy. Prix : 2 fr.

S'adresser aux bureaux de *La Vérité*.

LA GAZETTE DU MIDI DEVANT LE SPIRITISME, par E. Altony, brochure in-8, au bénéfice des victimes du choléra. Prix : 4 fr. ; par la poste, 4 f. 40.

S'adresser aux bureaux de *La Vérité*.

AVIS

Nos abonnés voudront bien nous pardonner le retard qu'éprouvent en ce moment les expéditions de *La Vérité*. Les tracassés nombreux que nous occasionne l'installation de l'imprimerie en sont la seule cause. Mais, hâtons-nous de dire que nous pourrons fonctionner dans les premiers jours de mai, et que dès-lors une régularité scrupuleuse sera observée dans l'envoi de notre feuille.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.

LYON. — IMPRIMERIE DE V^o TH. LÉPAGNEZ, PETITE RUE DE CUIRE, 40.